

XYZ. La revue de la nouvelle

Anne Dandurand — Écrire ou mourir

Claire Dé



Numéro 12, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2983ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dé, C. (1987). Anne Dandurand — Écrire ou mourir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 37–41.

Anne DANDURAND

Écrire ou mourir



Photo: Gilles Carle

Une bonne journaliste a au moins lu ce que sa vis-à-vis a écrit. Moi j'écris avec elle (et bonne chance à nos futurs biographes pour, dans certain cas, démêler ce que nous avons respectivement créé). Mais une entrevue est toujours entachée d'un certain mystère : l'auteure se livrera-t-elle vraiment à la reporter? Ici, il s'agit presque d'une fiction d'entretien : je connais Anne Dandurand depuis toujours, depuis que mon cœur commença à battre près du sien, avant même notre naissance. Je sais ce qu'elle me répondra, je pourrais presque parler à sa place, et qui sait, elle n'est peut-être pas là, ou alors, c'est peut-être moi qui suis absente...

Claire Dé

C.D. — *Te souviens-tu comment tout a commencé?*

A.D. — La passion des mots, depuis que je suis toute petite. Tu te souviens que, pour nous endormir, papa ne nous lisait pas des contes pour enfants, mais des poèmes de Marie Noël, de Charles Péguy et Paul Claudel¹. Et aussi comment il nous répétait: «*Trouvez le mot juste!* N'employez que le mot juste!»

C'est ainsi que j'ai commencé à aimer la musicalité et les infinies nuances des mots. Dès que j'ai su lire j'ai su que je voulais, moi aussi, inventer des histoires.

C.D. — *Donc, l'écriture, depuis quand?*

A.D. — D'une manière secrète, depuis l'enfance. J'ai publié mon premier poème vers l'âge de sept ans, dans une petite revue d'écoliers qui était distribuée sur toute l'île de Montréal. Un poème sur la lune, rimé, peut-être en décasyllabes, mais ça, j'en suis moins certaine... Vers l'âge de vingt-cinq ans, poussée par Denis Vanier, je publiais un texte dans la défunte revue *Hobo-Québec*. Puis les éditions du Triptyque, dans leur revue *Moebius*, publiait certains de mes poèmes. Je les lisais à la Place aux poètes, où Janou Saint-Denis m'y encourageait, et Pierre Desruisseaux m'avait dit : «*Viens donc chez nous, dans la revue.*» Cependant cela m'a pris beaucoup de temps avant de me légitimer comme écrivaine... Même après la publication de *la Louve-garou*², je considérais que c'était toi, l'écrivaine, pas moi...

C.D. — *Pourquoi?*

A.D. — Je suppose que je ne croyais pas *en être une* puisque je gagnais ma vie comme actrice et comme syndicaliste, et que j'écrivais dans de drôles de moments, très tôt le matin, dans le métro, entre deux réunions, sur mes genoux, ou encore dans des cafés... J'écrivais en «*trichant*» mes autres emplois.

C.D. — *Et à quel moment t'es-tu davantage acceptée comme écrivaine?*

A.D. — Je me suis crue le jour où j'ai acheté mon ordinateur, il y a cinq ans. En déboursant tant d'argent pour me permettre d'écrire plus agréablement, je posais le premier geste concret pour m'avouer que oui, l'écriture m'est nécessaire, sinon vitale. Mais depuis que la majorité de mes revenus proviennent de l'écriture, donc depuis 1983, j'assume ce que je suis. À chacune son itinéraire...

1. Note de Claire Dé : et pour sûr, cela nous endormait!

2. Les éditions de la Pleine Lune, Montréal, 1982.

C.D. — *Je vais te poser la question que l'on te demande tout le temps: entre jouer des personnages sur les planches, le plateau de tournage comme réalisatrice, la scénarisation pour la télévision, et l'écriture de fiction, pour tes nouvelles, qu'est-ce que tu préfères?*

A.D. — La scénarisation pour la télé, c'est le pain, le beurre et le steak. Je dirais ensuite que l'écriture de fiction m'est comme l'eau, le jeu comme le sucre, et la réalisation cinématographique comme le caviar, à cause de sa rareté. Je n'ai plus vraiment le choix intérieur de ne pas écrire, mais je ne vois pas pourquoi, si j'en suis capable, je me priverais de d'autres plaisirs...

C.D. — *Mais encore?*

A.D. — Disons alors que si on ne m'engage jamais plus comme actrice, ou si on m'empêche à jamais de réaliser des films, je me désolerais grandement. Mais que si on m'interdit d'écrire, je me tue.

C.D. — *Pour ton nouveau recueil: Voilà c'est moi, c'est rien, j'angoisse¹, pourquoi ce sous-titre de journal imaginaire?*

A.D. — En juin 1983, je me suis retrouvée sans engagement comme comédienne, donc sans argent, et en plein chagrin d'amour. Il fallait que je travaille, le Bien-Être ne me donnait que 146 \$ par mois et mon loyer me coûtait 250 \$, donc je me suis jetée dans le journalisme pour subvenir à mes besoins. J'ai écrit à peu près pour tous les magazines du Québec! La fiction me manquant, je me suis donné comme tâche d'écrire une nouvelle par mois, tard le soir, quand tout ce que j'avais à faire était terminé. Voilà pourquoi c'est un journal. Imaginaire parce que je transmutais toutefois ce que je vivais dans une certaine construction dramatique, plus ou moins éloignée de ma réalité. Et je ne voulais pas présenter tout ça comme un recueil de nouvelles, car certains textes sont plus poétiques, moins dans la manière classique des nouvelles.

C.D. — *As-tu conservé la chronologie de la création dans ton livre?*

A.D. — Non, et ce fut un dur travail de trouver l'ordre le plus efficace, de définir la courbe de tout le recueil.

C.D. — *Y a-t-il un thème, une obsession?*

A.D. — Le mal d'amour, les mal-aimées, les vengeances, mais aussi le plaisir de baiser, même avec les mauvaises personnes, ouais, disons l'amour et la mort, les seules obsessions raisonnables, je trouve...

C.D. — *Et les mêmes que dans la Louve-garou...*

1. Les éditions Triptyque, Montréal, 1987.

A.D. — Je crois que c'est tout ce qui m'intéresse.

C.D. — *Pourquoi la nouvelle, plutôt que le roman ou la poésie?*

A.D. — J'ai un vilain défaut : je m'ennuie rapidement, la nouvelle satisfait mon goût du changement, et puis je suis terrifiée par le volume de pages à produire pour un roman. Ce qui est assez ridicule si je considère le nombre de pages que j'ai déjà écrit avec toi pour la télévision¹, cette année.

C.D. — *Quelque chose comme neuf cents pages?*

A.D. — À ce jour, au moins...

C.D. — *Il me semble qu'il y a moins de nouvelles érotiques que dans la Louve-garou?*

A.D. — C'est-à-dire qu'il y a un érotisme moins présent dans chacune des nouvelles, mais par contre celles qui sont sur ce mode sont beaucoup plus crues et explicites...

C.D. — *Pourquoi?*

A.D. — Je m'ambitionne : je me dis toujours, quand j'écris sur le cul : est-ce que je vais oser, jusqu'où je vais aller, et je me pousse le plus loin possible, mais la frontière, et le plaisir que j'en retire, s'en trouvent toujours reculés. L'érotisme en écriture me fait l'effet d'une drogue, il faut toujours aller plus loin pour en tirer jouissance... Et depuis que j'ai commencé, je ne peux plus m'arrêter!

C.D. — *Contrairement aux récits de la Louve-garou, tu n'écris plus de fantastique?*

A.D. — Non, je ne sais pas pourquoi. Probablement le journalisme, et son côté très concret, m'ont passé sur le corps. Ou plutôt dans la plume. Par contre, j'ai deux petites histoires de science-fiction.

C.D. — *Élucidons la bizarrerie de cette dédicace qui n'en finit plus, cette suite de prénoms masculins et féminins.*

A.D. — Si j'avais eu tant d'amants/es, jamais je n'aurais trouvé le temps d'écrire! Non, il s'agit des noms de personnes réelles, qui m'ont inspirée. De mes muses, en somme.

C.D. — *À la fin de ton recueil, on peut lire la longue liste des publications antérieures de tes nouvelles en anglais et en français, dans des revues qui vont jusqu'à Winnipeg. Pourquoi?*

1. La série *Rachel et Réjean*, à la télévision de Radio-Canada, où elle est co-scénariste et co-dialoguiste avec Claire Dé.

A.D. — C'est une question économique : quand tu veux vivre de ta plume, il faut vendre. Seulement quelques nouvelles furent des textes de commande, les autres furent vendues à la pièce, souvent des mois, quand ce n'est pas des années, après leur élaboration. J'ajouterai que ceux publiés en anglais le furent grâce aux efforts de ma traductrice, Luise von Flotow. Je regrette beaucoup que les quotidiens ne publient pas dans leurs pages une nouvelle par jour, comme autrefois *La Presse*. Quel fantastique marché ce serait pour nous!

C.D. — *Comment te vient une nouvelle?*

A.D. — Souvent d'abord par titre, comme, par exemple, la citation de Cocteau qui coiffe ma première nouvelle¹. Je lis ça et ma tête commence à tourner : il faut que je trouve l'histoire qui attend derrière ce titre. Mais, d'un autre côté, je dois dire que toutes mes histoires me macèrent dans l'âme très longtemps, parfois des années, avant de trouver leur forme écrite. Par exemple, à propos de «Pour me consoler...» qui ne fait que deux pages, j'ai cherché pendant des mois à écrire cette nouvelle, et j'étais insatisfaite. J'étais complètement rongée par ce truc. Puis un matin tout a débloqué quand j'ai changé de point de vue, pour adopter celui de la femme...

C.D. — *D'autres rêves?*

A.D. — Si je pouvais faire assez d'argent, j'aimerais bien me consacrer pendant un an à la sculpture sur fibre de verre...

C.D. — *Là tu m'étonnes!*

A.D. — Il ne faut jamais jurer de rien, avec moi.

C.D. — *Mais tes projets d'écriture?*

A.D. — Avec toi je continue, bien sûr, de bosser pour la série. J'ai un autre recueil en chemin, «L'assassin de l'intérieur», de beaucoup plus longues nouvelles, plus classiques. Mais pourquoi me limiter : je me prépare aussi à tourner mon premier long métrage, *Sanglante symphonie*, dont j'ai écrit le scénario et dont je jouerai le rôle principal. Un beau combat en perspective.

1. «Pour que les dieux s'amuse beaucoup, il importe que leur victime tombe de haut», parue dans XYZ, no 11, automne 1987.